

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

5e année, N^o 10 — Déc. 1890 — N^o 50 de la fond.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent*, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

SOUHAITS ET FAVEURS

1891. Bonne et heureuse année aux lectrices et aux lecteurs du *Couvent*.

* * *

5ième année. *Le Couvent* termine avec ce numéro sa cinquième année. Il a bonne envie de vivre Nous le recommandons à la commisération des directrices de pensionnat et aux amis de la jeunesse. Nous ne réalisons pas l'idéal, mais nous croyons être dans la voie du progrès.

* * *

Faveurs Lorsqu'une religieuse ou une maîtresse d'école nous envoie \$1,00 prix de 4 abonnements au *Couvent*, ce journal lui est envoyé gratuitement pendant un an.

2. Lorsqu'une religieuse, ou une maîtresse d'école nous envoie \$2.50, prix de 10 abon-

ments au *Couvent*, le *Couvent* et l'*Etudiant* leur sont envoyés gratuitement pendant un an.

3. Lorsqu'une religieuse ou une maîtresse d'école nous enverra \$7.00, prix de 28 abonnements au *Couvent* elle recevra le *Couvent*, l'*Etudiant*, et la *Famille* gratuitement pendant une année.

4. Lorsqu'un couvent aura 4 jeunes filles, ou plus, abonnées à l'*Etudiant*, chacune d'elles aura le privilège de recevoir ce journal pour 25 centins seulement.

* *
*

Reliure. Nous nous chargeons de faire relier le *Couvent*, aux conditions suivantes :

1. On doit payer 20 centins en envoyant la collection.

2. on doit faire cet envoi avant le 15 janvier 1891.

3. on doit écrire au long son nom et son adresse sur un papier déposé page 8 de la livraison de janvier.

Tout cela, est nécessaire, autrement il nous faut perdre du temps.

* *
*

Achetez *Quatre Noël's anciens* harmonisés a quatre perties, par R. Oct. Pelletier. Prix 40 cts —chez D. Dussault rue Berri, 50 Montréal.

TENUE A TABLE

La serviette

Faut-il mettre sa serviette au col, à la boutonnière, ou sur les genoux ?

Une serviette n'est pas une bavette. La bavette on le sait se met sous le menton des enfants. Quand à la boutonnière, elle n'a pas été faite pour que l'on y attache sa serviette. On dira peut-être : " c'est la position la plus commode ". Nous répondrons : " Rousser ses manches à table ne serait-il pas un moyen commode et efficace de ne point les salir ? Et cependant ?

La jeune fille évitera donc d'attacher sa serviette avec une épingle sur sa poitrine.

Que faire donc de cette serviette ?

La déployer, et l'étendre sur ses genoux !

La serviette ne sert en définitive qu'à essuyer les doigts.

Voilà l'usage universel de nos jours.

Depuis quelques années plusieurs se permettent d'attacher la serviette au col, ou à la boutonnière ; nous conseillons cependant à nos lectrices de ne point se permettre la chose.

F. A. B.

Veillez lire l'annonce relativement à notre nouvelle revue : *La Famille*.

N. B. A la fin de janvier prochain, je publierai un volume intitulé : *La Littérature au Canada en 1890*. Souscrivez dès maintenant : 30 centins. Nombre d'exemplaires limité.

F. A. B.

GRAMMAIRE

Pourquoi écrit-on grand'mère et non grande mère ?

Cette question en renferme deux.

La 1^{re} : pourquoi grand au *masculin*, alors que les autres adjectifs s'accordent avec le nom : *bonne* femme, et non *bon* femme.

Seconde question : pourquoi l'apostrophe *grand'* ?

Grand au masculin devant mère, etc., est un souvenir du vieux temps.

La langue française vient de la langue latine. Or en latin, les adjectifs ont généralement trois terminaisons, l'une pour le masculin, l'autre pour le féminin, la 3^{ème} pour le neutre. Ainsi

<i>bon</i>	au masculin	se dit	<i>bonus</i>
<i>bonne</i>	au féminin	“ “	<i>bona</i>
<i>bon</i>	au neutre	“ “	<i>bonum</i>

Vous voyez que *us, a, um* sont des terminaisons différentes.

Dans le latin, il y a aussi des adjectifs qui ont la même terminaison au masculin et au féminin :

<i>fort</i>	au masculin	se dit	<i>fortis</i>
<i>fort</i>	au féminin	“ “	<i>fortis</i>
<i>fort</i>	au neutre	“ “	<i>forté</i>

La conséquence, c'est qu'à l'origine, on a traduit ces derniers adjectifs latins en mettant la même terminaison au masculin et au féminin. C'est ainsi que l'on disait : un homme *fort*, une femme *fort*, tandis qu'au contraire on disait : un homme bon (*bonus*) un femme bonne (*bona*).

L'adjectif *grand* se disait en latin populaire *grandis*, *grandis*, *grandé*, même terminaison *is* au féminin, qu'au masculin ; de là on disait : *grand père*, *grand mère*.

Dans la suite des temps, on a corrigé, on a changé la terminaison au féminin, mais ce changement a respecté l'adjectif *grand* qui reste un souvenir de l'antiquité.

Certains grammairiens qui ne savaient pas cela ont

pensé que l'e de *grande* avait été supprimé et ils ont suggéré l'*apostrophe*, qui est par suite une blague *grammairienne* que l'on doit faire disparaître. Écrivons grand mère sans apostrophe.

F. A. B.

NOEL

JÉSUS SAUVEUR DU MONDE

(JESU REDEMPTOR OMNIUM &C.)

(Pour le Couvent)

Jésus, qui rachetez le monde
Et n'oubliez aucun pécheur,
Le Père, ô sagesse profonde !
Vous appelant comme Sauveur :

Vous qu'il fit l'égal de sa gloire,
Avant que la lumière eût lui,
En voulant que votre mémoire
Fût inséparable de lui ;

2.

Vous, lumière et splendeur du Père,
Comme l'espérance sans fin
De tous ceux dont l'âme sincère
Vous cherche comme appui divin,

Ne repoussez point leur prière ;
Bien qu'ils soient prévaricateurs,
Partout, au cours de leur carrière
Voyez en eux des serviteurs.

3.

Souvenez-vous, Auteur du monde,
Et notre Maître le plus doux,
Que par une Vierge féconde
Vous descendîtes jusqu'à nous ;

Souvenez-vous qu'il fut conforme
A votre immense charité.
De paraître avec notre forme
Et notre faible humanité.

4.

Le jour présent, jour mémorable
Qui fait sa révolution,
Nous parle un langage admirable
Et plein de consolation ;

Il atteste que votre Père
Fit choix de vous seul, et voulut
Que vous fussiez et notre Frère
Et l'Auteur de notre salut.

5.

C'est lui que les astres, la terre
Et le vaste empire des eaux
Proclament dans ce grand mystère
Au chant des cantiques nouveaux ;

C'est lui que toute créature
Exalte comme Rédempteur ;
C'est lui que toute la nature
Proclame son Restaurateur.

6.

Pour nous, que votre sang inonde
Et qui fut veré dans ce but,
Dans une humilité profonde
Nous vous offrons notre tribut ;

Pour célébrer votre naissance,
Nous répétons avec amour
L'hymne de la reconnaissance,
Que nous inspire ce grand jour.

7.

Gloire à vous, Jésus, notre Maître
Et Sauveur plein de charité,
Que votre pureté fit naître
Sans ternir la virginité !

Au Père soit la même gloire,
Ainsi qu'à votre Esprit divin !
Eternelle est votre mémoire
Régnez également sans fin.

GLOIRE A DIEU

N. B.

GYMNASTIQUE INTELLECTUELLE

RÉPONSES AUX DIFFICULTÉS DE LA PAGE 138.

1, voir p. 148 — 2, Fréchette.

3 : 2 mètres et 66 centimètres, soit 2 $\frac{3}{4}$ vgs d'une toile de 36 pouces de large. 4, voir p. 147. 5, Java. 6, Verglas, 7, Maîtresses. 8, Futile, utile. 9, Côté.

SOLUTIONS DONNÉES PAR :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
Italia, Montréal.		—	—	—	—		—	—	—
Rose Olivier, Joliette.		—			—		—	—	—
V. Leprohon, “		—	—	—	—	—	—	—	—
X. Montréal			—						
C. Reid, Ste-M.				—					
Eva Damour, Ste-P.			—						
M. Rivet, Joliette.		—	—	—	—		—	—	—

NOUVELLES DIFFICULTÉS

1.

Qu'arriva-t-il de particulièrement odieux sur le vaisseau qui transporta le corps de lord Nelson en Angleterre?

2. A TABLE.

J'ai mangé un œuf, que dois-je faire de la coquille ?
F. A. B.

3. BIBLIOGRAPHIE.

Existe-t-il un dictionnaire récent des verbes irréguliers,
si oui, quel en est l'auteur ?
F. A. B.

4. GÉOGRAPHIE.

Quel est le pays d'Europe qui présente le plus grand
nombre d'îles ?
DR OLIVIER.

5. CUISINE.

Pourquoi faut-il préférer la marmite en cuivre ou en
fer étamé à la marmite en fonte ?
F. A. B.

6.

De combien de marches se compose un escalier quand,
en le montant de deux en deux, il en reste une ; de trois
en trois, il en reste deux ; de quatre en quatre, il en reste
trois ; de cinq en cinq, il en reste quatre ; de six en six,
il en reste cinq ; de sept en sept, il n'en reste pas ?
M. L.

7. CHARADE.

En courant après la fortune,
Bien des gens perdent mon premier ;
La vie à mon second n'est ja mais infortune,
A ses yeux elle est mon entier.

M. L. ALAIN.

8. LOGOGRIPE.

Avec cinq pieds, je tue.
Tête de moins, je rue.

JOLIETTE.

9. ENIGME.

Tel que l'arbre qui, dans Eden,
Fut fatal à nos premiers pères
Je produis des poisons ou des fruits salutaires
Je fais le mal, je fais le bien
Mais sans avoir de tronc de branches comme lui
C'est dans mon sein pourtant lecteur, que tu recueillis
La vérité, l'erreur, le plaisir, ou l'ennui.

H. CARDON.

A DOS DE MOINEAU

L'an dernier, à peu près à cette époque, je prenais le frais à ma fenêtre lorsque j'entendis un bande de moineaux bavarder sur le toit voisin.

L'un d'eux racontait ses projets à ses camarades. Il devait, le lendemain, prendre son vol pour faire le tour du monde, il se promettait les plus vives jouissances de ce petit voyage. Frappée des avantages que, selon lui, petits et grands devaient rapporter de cette excursion sur le globe terrestre, je l'interpellai vivement.

“Eh ! Pierrot, mon ami, veux-tu m'accepter pour compagne de voyage ? F'oi de Violette des Bois, je ne penserai pas plus sur ton dos que si la nature avait consu une plume de plus à ton manteau.”

La petite bête me regarda en hochant plusieurs fois la tête, et finit par me faire signe d'approcher. Nos préparatifs ne furent pas longs à faire : nous n'avions pas le souci des grandes caisses à toilettes. Dès le lendemain, au lever du soleil, nous nous nous mettions en route !

En m'installant le plus confortablement possible sur le dos de Pierrot, je l'avait prié d'être coursier docile, et de vouloir bien se poser aux endroits que je lui désignerais du haut de mon observatoire.

Je dois lui rendre cette justice qu'il fut aussi prévenant que gai pendant toute la durée du voyage, et que jamais je ne vis compagnon plus aimable.

C'est de la rade de Brest même que nous avons pris

notre volée vers des horizons inconnus. Ce me fut un véritable plaisir de traverser cette vieille Bretagne au sol aride, dur, qui a déteint, semble-t-il, sur ses habitants et les a rendus si fermement attachés à leurs croyances.

J'aurais voulu m'arrêter à chaque cité pour y retrouver les vieux souvenirs historiques ; mais mon Pierrot me fit observer qu'il valait mieux nous presser de traverser la France, que nous connaissions déjà un peu, pour donner plus de temps aux pays lointains.

Cependant nous demeurâmes quelques minutes sur le vieil hôtel de ville de Rennes, pour prendre notre repas : deux grains de mil, une goutte d'eau. Croyez-vous qu'il soit besoin pour cela d'entrer dans un restaurant ?

En traversant l'Orléanais, j'eus la curiosité de vouloir examiner ce que les hommes appellent un canal et je priai Pierrot de prendre pied à terre à Montargis. Je ne fis guère de différence entre les canaux qui se croisent en ce lieu et les ruisseaux de mon pays natal, si ce n'est que l'eau en était plus noire. Fatigués bientôt par la fumée qui s'échappe des usines, nous ne fîmes pas long séjour dans la ville ; et, après de vigoureux coups d'ailes de mon moineau, nous nous rafraîchissions sur les côtes de la Côte-d'Or. Je crois bien même que Pierrot y picora plus de graines de raisins qu'il n'aurait fallu pour tenir sa maison en équilibre, car le soir ses piou ! piou ! étaient étourdissants, et je craignais qu'ils n'attirassent sur nous l'attention de ces méchants garnements qui se plaisent à prendre les oiseaux.

De là, nous grimpons sur la citadelle de Besançon pour admirer la vieille cité franc-comtoise. Midi sonnait, et une foule de curieux sortaient de la cathédrale après y avoir admiré le curieux mécanisme de l'horloge que chacun connaît, et qui permet de voir défilier les douze apôtres, à chaque coup de marteau sur le timbre. Ma curiosité était bien éveillée ; mais les moineaux ne pénétrant pas dans les églises, je dus me contenter des récits qu'on faisait autour de moi.

J'ai peur de vous fatiguer en vous racontant toutes les merveilles que nous avons rencontrées sur notre chemin en traversant la Suisse. Les récits des autres voyageurs vous les feront connaître mieux que moi.

Je préfère vous dire que le Lion de Saint-Marc n'eût

pas été flatté si, levant la tête, il avait aperçu bien au-dessus de lui, Violette des bois juchée sur le dos d'un moineau français ; moi je songeais avec tristesse aux malheureux enfermés sous les plombs, et j'aurais voulu être bien humectée de rosée pour rafraîchir un peu leurs lèvres, en me glissant avec Pierrot à travers un barreau de leur prison.

Je vous dirai en confidence que mon compagnon de route, fort bon patriote malgré son goût de voyage, laissa tomber une larme de pitié sur les malheureux Bulgares si affligés par la guerre depuis quelques années.

Je n'eus pas l'air de m'en apercevoir, et ne le fis arrêter qu'à Constantinople. Oh ! vieille ville tant de fois décrite ! quand donc aura-t-on dit toute la vérité sur ton comte ? Oui, tu es belle, du Bosphore : mais combien horrible dans d'autres quartiers ! Savez-vous qu'elle me rappelait ces créatures qui cachent des vêtements sales et usés sous une robe brillante ? Mais passons.

Oh ! terre sainte de la Judée, comme nous l'avons parcourue ! Bethléem, Jérusalem, queiles douces émotions ont parfumé ma corolle en vous visitant !

J'avais besoin de ce temps d'arrêt pour prendre des forces avant de pénétrer au cœur de l'Asie. La Perse m'a semblé triste et nue, sous son soleil brûlant, et je n'en ai pas gardé une bonne impression.

La suite devait être plus triste encore. Il nous fallut traverser le champ de bataille de Russes et des Anglais, et je tremblais bien fort en entendant siffler les balles. Si l'une d'elles allait atteindre mon pauvre Pierrot ! Ce malheur me fut épargné.

Nous fîmes un petit détour pour éviter l'Himalaya, dont les cimes neigeuses m'effrayaient, et nous suivîmes le Gange jusqu'au golfe de Bengale, pour remonter ensuite porter un souvenir de la mère patrie à nos braves soldats, campés dans les plaines du Tonkin.

J'avais mis en réserve, entre deux plumes de mon coursier, quelques graines de mes sœurs, qu'il secona habillément dans un jardin de Hué. Ont-elles germé depuis lors ? Je voudrais le savoir et n'ose pas retourner pour y voir. Si quelque âme charitable voulait me l'apprendre, je lui ferais un grand merci !

Je serais fière d'avoir, moi aussi, ma petite colonie dans l'Extrême-Orient ; mais je ne suis pas assez vail-

lante pour disputer le terrain aux Pavillons-Noirs. Ah ! mon Dieu ! peut-être qu'ils ont foulé aux pieds les fleurettes mes sœurs.

J'ai pris plaisir à admirer la végétation luxuriante des Philippines. Que de beaux arbres ! Que de plantes odorantes ! quelle variété de couleurs et de parfums ! J'en demeurai confondue, et toute honteuse d'avoir conduit ma sombre petite personne dans ces parages. Je fut tirée de ma rêverie par Pierrot qui me disait dans son langage : " Eh ! Violette ma mie, quelle figure penses-tu que fait mon vêtement gris au milieu de tous ces seigneurs brillont d'autant de couleurs que les fleurs qui les entourent ! "

Mais si dans ce pays la nature est parée de riches atours, je n'en dirai pas autant des hommes qui auraient besoin d'un peu de civilisation.

Tout affolés de notre isolement au milieu de ces régions inhabitées, nous volâmes d'île en île jusqu'à Hanoï où nous nous reposâmes quelques heures avant de reprendre notre route pour l'Amérique.

Heureusement pour nous qu'un vaisseau suivait la même route. Pierrot se percha sur le plus haut mât et put, de la sorte, atteindre sans fatigue la terre libre de l'Amérique.

On parle beaucoup, en Bretagne, de la Californie, et de ses trésors ; je m'attendais à y trouver des champs d'or et des prairies d'argent. J'ouvrais bien grands mes yeux pour jouir de ce spectacle. Mais quel fut mon désenchantement ! Des carrières ouvertes, ruinées, des habitations à demi renversées n'offrant plus que des débris informes.

Pierrot, à qui j'avais fait part de mes rêves n'était pas non plus content de la réalité, aussi sans nous attendre à chercher si une mine qui pourrait nous enrichir n'avait pas été oubliée par les explorateurs, nous passâmes aux États-Unis.

Nous rencontrâmes d'abord de vastes terrains incultes, occupés par des chasseurs, heureusement à l'affût d'un plus gros gibier que nous. Quelle vie que celle des trappeurs ! Passer de longs mois loin des villes pour dépouiller de leurs fourrures les pauvres bêtes pourchassées de tous côtés, et pour cela s'exposer à mille dangers !

J'ai vu deux de ces malheureux attaqués par des

ours : et je crois que la frayeur que j'en ai éprouvée troublera plus d'une fois mes nuits.

Je ne pouvais, vous le comprenez, laisser de côté New-York et Washington. J'étais avide de parcourir ces cités du mouvement et du progrès, où l'agitation est au comble. Les Yankees doublent leur vie par leur activité dévorante.

Avant de quitter cette terre merveilleuse, où tout se fait à la vapeur, je me suis arrêtée sur la statue de la Liberté qui semble protéger l'Océan tout entier, et vouloir réunir le nouveau monde à l'ancien. Salut à toi, ô Liberté ! Que n'existes-tu réellement sur la terre ! Non comme certains l'entendent, mais comme elle doit être un jour où toutes les entraves de l'intelligence, du cœur, seront brisées ; où les hommes seront délivrés des chaînes de leurs passions, pour jouir en paix d'un bonheur dont ils n'ont pas l'idée aujourd'hui. Après avoir pris quelques jours de repos, Pierrot parla d'entreprendre le lendemain la traversée de l'Océan qui faisait bien un peu peur à ses petites ailes. Mais comme il était plein de vaillance, il n'hésita pas longtemps, et bientôt nous vo-guions sur la mer bleue.

Pour lui faire oublier la longueur de la route, je lui rappelais quelque épisode de notre voyage, qui n'a pu trouver place ici : mais nous n'étions pas encore fort éloignés de la côte que je sentis le battement de ses ailes se ralentir et s'alourdir. Sa tâche était au-dessus de ses forces, et nous étions sur le point de périr, au moment de rentrer chez nous.

La Providence qui nous avait protégés jusqu'alors ne nous fit pas défaut. Un bâtiment approchait. Encore un peu d'efforts, et nous y arrivons. Déjà on peut reconnaître le pavillon.

Enfin je lis : le *San Stefano* Quelques coups d'ailes et nous abordons. Ce n'était que temps. Pierrot épuisé tomba sur le pont, au grand étonnement des matelots qui n'avaient jamais vu pareil couple dans ces régions. On le soigna, on le régala, et la fin de la traversée fut animée par piou ! piou ! joyeux et ses mille gentilleses.

Et plus nous approchions de France, plus il redevenait gai et vif. L'air de la patrie renouvelait ses forces.

Quelle fanfare sortit de son gosier à la vue du port de Nantes ! Ce n'était pas encore notre vrai pays natal ;

mais nous allions toucher le sol de notre vieille Bretagne.

Nous passâmes la nuit avec nos amis les marins pour les remercier de leur hospitalité, puis tout d'une traite, Pierrot me ramena dans mes pénates, bien lassée, tout étourdie de ce que j'avais vu, mais bien fière de mon équipée. Et voilà comment Violette des Bois a fait le tour du monde !

Mlle VIOLETTE, au Dorat.

MA PREMIERE CONFESSION

(Pour le Couvent)

voir p. 124

Tel est le récit simple et détaillé de ce qui m'arriva dans cette circonstance.

Je passai longtemps encore dans cette sombre église ; mais elle était vide, obscure ; quelques rares personnes et quelques lampes vacillantes avaient remplacé la foule et l'illumination de tout à l'heure. La bonne religieuse qui nous avait conduites vint me mettre la main sur l'épaule et me demanda si j'étais prête à partir ? " Oui, ma Sœur," répondis-je. Nous partîmes.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Cette confession qui n'avait pas effacé mes péchés ! ces mots qui me revenaient sans cesse à la mémoire : " Malheureuse ! je n'ai pas sur vous l'autorité d'un juge," me faisaient mal.

Pour essayer de donner le repos à ma pauvre cervelle, je voulus regarder le catholicisme comme répugnant, ses pratiques me rebutaient ; je n'y voyais plus qu'un amas de superstitions et je me rappelais avec plus d'énergie au symbole de mon enfance. Dès ma plus tendre enfance, me disais-je, j'ai désiré essayer de la confession ; on sait quelles singulières idées le jeune âge se met quelques fois dans la tête. Il me semblait que je ne serais pas satisfaite tant que je n'aurais pas vu la tête d'un prêtre catholique à travers le petit grillage du confessionnal. Eh ! bien, me

dis-je, l'expérience est faite ; ma puérile tentative est passée, restons ce que fut notre mère, restons ce qu'est notre père.

Le lendemain, à ma grande joie, je vis arriver mon père. Je lui fis quelques questions discrètes au sujet de Henri VIII. Il me répondit par des réponses vagues et évasives trouvant pour meilleure réponse : *You cannot understand that, you are too young*, ou c'était : *No popery*, qui fait à peu près toutes les réponses protestantes. " Mais laissons cela, me dit-il ; je viens pour te voir et non pas pour discuter sur Henri VIII et Elisabeth. Tu me parais pâlie, serais-tu malade ? Aie bien soin de toi, et fais bien ce que je te prescrirai ou tu mourras ; et tu sais que ta vie est la mienne propre et que si tu mourrais, je mourrais moi aussi ! " Mon cœur se serra en entendant ces mots où je voyais que cet homme, de qui je tenais la vie, cherchait tant à me la conserver ; et d'un autre côté, il fallait que je m'avoue qu'il était la cause que j'étais dans un symbole qui ne mène certainement pas au ciel, et qu'il avait l'air à y penser si peu. Mon père que j'avais toujours considéré comme un homme accompli sous tous rapports ; lui dont le cœur si tendre et si bon ne savait rien me refuser et était toujours prêt à venir en aide au malheureux, il n'aimait pas la sainte Vierge ! J'en étais bien certaine, mille fois devant moi il l'avait dit !

D'un autre côté, bon et tendre comme il était pour moi, était-ce possible d'abandonner la foi, le symbole qu'il m'a légués ? Encore une fois, non. Etre catholique, ce serait renoncer à l'existence ; je deviendrais l'anathème de mon père, l'horreur de ma famille, on me fuirait comme un lépreux, je serais déshéritée, condamnée à la proscription..... Une telle supposition peut-elle se soutenir ? Non, non, encore une fois ; repoussons ces doutes, ces inquiétudes de conscience et croyons que le ciel ne nous voit pas d'un mauvais œil dans un bercail que Rome maudit.

Le démon était l'auteur de toutes ces tergiversations.

Mais après un certain temps, je m'aperçus que j'a-

vais abusé des grâces de Dieu. et il m'envoya un châ-timent justement mérité. Je retournai mes yeux vers Marie, et là je vis qu'il ne fallait plus différer ma conversion. Il y avait assez longtemps, trop long-temps que j'abusais de ses grâces. Je voulais la fuir. Elle m'envoya une punition pour m'ouvrir les yeux. Je remerciai le bras qui m'avait frappée et me relevai avec courage et j'entrai dans le bercail béni de l'Eglise romaine. J'écrivis au bon abbé ; il vint, me fit baptiser, et j'eus le bonheur de l'avoir pour par-rain. Ma jeune compagne qui m'avait servi de *mentor* au pèlerinage, et qui m'assure avoir dit depuis un chapelet tous les soirs à mon intention, fut ma mar-raine.

Aujourd'hui je suis heureuse, et je le dois aux trois Ave Maria de ma première pénitence et de l'heureuse rencontre de ce saint prêtre à qui je dois une recon-naisance éternelle, puisqu'il m'a en quelque sorte ou-vert les portes du ciel.

La seule peine qui vient assombrir mes jours est de penser que pendant vingt ans, je fus abreuvée de l'eau impure de cette religion indigne d'être appelée reli-gion. D'avoir été vingt ans sans penser, sans aimer Marie, la meilleure des mères, la plus pure et la plus puissante des Vierges. Ma peine aussi, est de voir que je suis obligée de rendre la vénération à quelques membres de cette secte éhontée, qui est aussi déri-soire à mes yeux à présent, que le fut le culte du veau d'or et de Baal ; encore plus, car je serais plus décidée d'honorer le veau d'or qu'Henri VIII, Baal qu'Elisabeth. Je suis encore au couvent, même, j'es-père que bientôt j'aurai le bonheur de... Je n'achève pas, car il me semble que j'en suis indigne. Je garde la retenue que M. l'abbé garda lors de ma première confession... Mais que les jeunes lectrices qui liront ce récit — peut-être trop long — n'abusent jamais de la grâce, et qu'elles veuillent dire un *ave Maria* pour la pauvre ex-hérétique, pour la convertie qui écrit ces lignes.

A. M. MAC.

Couvent de X°